Bulletin de Liaison NSAE numéro 14 – avril 2010

page

L'assemblée générale 2010 2

Se réapproprier l'Evangile 4

La force attractive de l'Evangile et les possibles de l'Histoire par Claude Geffré 11

Promouvoir la justice par Etienne Grieu 17

Le mépris des pauvres par Gabriel Marc 29

Rassemblement de Lyon 30

Nous sommes aussi l'Eglise - 68 rue de Babylone 75007 Paris – site : http://www.nsae.fr

L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

(23 et 24 janvier 2010)

L'Assemblée générale a réuni 48 personnes.

Nous avons eu le plaisir d'y accueillir deux invités polonais, Ana Krajewska et Tadeusz Bartos, qui ont pu découvrir notre existence et nous contacter grâce à notre site. Rencontre très appréciée, car ils nous ont fait part de l'expérience originale qu'ils mènent à Varsovie, dans le cadre de leur « Studium de Philosophie et de Theologie » qui se fixe un objectif pédagogique d'ouverture à une forme de pensée contemporaine. Une expérience qui se situe dans le contexte difficile d'une église particulièrement rétrograde !

Les élections ont donné les résultats suivants : 146 votants (à la fois pour les rapports et pour le CA)

1- Votes sur les rapports :
Rapport d'activité : 144 oui ; 2 abstentions
Rapport financier : 145 oui ; 1 abstention
Cotisation : 141 oui : 1 non ; 2 abstentions ; 2 nuls

2- Election de 7 membres du CA (146 votants dont 20 bulletins nuls donc 126 exprimés valablement)
1- Pierre Desbruyères : 118 voix
2- Lucienne Gouguenheim : 118 voix
3- Lucette Bottinelli : 117 voix
4- Micheline Convert : 116 voix
5- Anne-Marie Hermet : 116 voix
6- Marie-Thérèse Arnoux : 111 voix
7- Marcelle Remerand : 97 voix
8- Michelle Guern-Debray : 47 voix
Les 7 premiers sont élus.

Le nouveau bureau a été élu par le CA dans sa réunion du 27 février 2010
Président : André Thireau ;
Vice-présidents : Pierre Desbruyères et Lucienne Gouguenheim ;
secrétaire générale : Annie Grazon ;
secrétaire adjointe : Anne-Marie Hermet ;
trésorière : Lucette Bottinelli ;
trésorière adjointe : Chantal Fournier.

André Thireau (de Pontigny, Yonne) prend donc la succession de Karim Mahmoud-Vintam à la présidence de NSAE.

Né à Versailles, en 1941, il a passé son enfance à Milly la Forêt (91). Ayant obtenu un BEPA d'horticulture, il travailla dans les « Espaces verts » et fréquenta la J.O.C. où il s'engagea. Fréquentant de plus en plus le milieu rural au fil des années, il entra au M.R.J.C. dont il devint permanent départemental puis national.

En fin de mandat, une proposition lui fut faite : travailler comme éducateur avec des jeunes en IMPRO durant six ans. Conjointement, il aida son épouse dans l'animation d'une Maison familiale qu'elle dirigeait en Haute-Savoie.

En 1987, ils achetèrent, avec un autre couple, un hôtel-restaurant en Touraine où il se chargea de la réception. C'est à cette époque qu'ils adoptèrent, au Mexique, Xavier et Hugo.

En Touraine, il deviendra le premier président de « Parole en Liberté », créé après la mise à l'écart de Jacques Gaillot, évêque d'Evreux. C'est à ce moment-là qu'il rejoint, avec son groupe, N.S.A.E.

En 2002, changement de décor, André vient en retraite à Pontigny (89) où sa femme, Andrée, est embauchée à la Maison d'accueil de la Mission de France. Une retraite qui n'est pas inactive : promotion du Commerce équitable, activité syndicale avec les retraités, NSAE… Cela ne l'empêche pas de se livrer à son activité favorite : le jardinage.

Pierre Desbruyères

SE REAPPROPRIER L'EVANGILE

C'est le thème dont ont débattu les participants à l'Assemblée générale des 23 et 24 janvier 2010, répartis en trois ateliers.
On trouve ci-dessous les grandes lignes de leurs conclusions suivies des compte rendus de chacun des 3 ateliers.

1 - Affronter les textes :
* Ce sont des témoignages croisés de la vie du Christ. (Auteurs, contexte, publics différents).
* Le langage imagé redonne leur force aux symboles (les paraboles, les paroles : « femme », le temps : « le 3ème jour »...).
*Jésus y apparaît comme le catalyseur entre le Père et l'humanité (au milieu des humains là où ils vivent, mais se retirant pour prier seul).

2 - Chercher ensemble :
¤ Pour croiser les grilles de lecture différentes (histoire personnelle, angles d'approche...)
¤ Pour mutualiser les compétences complémentaires (pluri et interdisciplinaires)
¤ Pour limiter les risques de contresens (contexte, style, public visé...)

3 – Découvrir l'originalité de Jésus :
§ L'Evangile n'est pas un récit mais une parole vivante (plutôt qu'une « religion du Livre » nous sommes celle d'une parole)
§ L'accueil et le pardon priment – sans l'annuler – le respect de la loi (« le sabbat est fait pour l'homme... », « Que celui qui n'a jamais péché... »
§ L'Evangile est dynamique (physiquement : Jésus se déplace pour aller rencontrer les personnes sur leurs lieux de vie et moralement car il les rencontre dans leur vie intérieure, leurs blessures leurs limites, pour les aider à faire craquer les coutures et à se mettre debout.

Synthèse rédigée par Anne-Marie HERMET

ATELIER 1 : LA PEDAGOGIE DU CHRIST A TRAVERS L'EVANGILE

Animateur : *Pierre Desbruyères.*
Compte-rendu : *Lucienne Gouguenheim et Anne-Marie Hermet*

La pédagogie du Christ à travers l'Evangile
La réponse à la question qui nous est parfois posée, *« ¨Pourquoi, à NSAE, sommes-nous centrés sur l'engagement dans le monde, alors que bien d'autres sont déjà très présents sur ces questions ? Quelle est la spécificité de notre engagement ? »*, est à trouver dans ce que l'Evangile nous apprend de Jésus, de sa vie, de ses paroles et de ses actes.

Le Royaume de Dieu (ou des Cieux), que l'on peut voir comme l'espérance de Dieu sur nous, est central dans l'Evangile et Jésus nous donne des pistes pour l'appréhender, aller vers lui dans nos vies, à l'exemple de sa vie et de ce qu'il nous

montre de son rapport au Père. Le Royaume est proche, déjà en germe dans la vie aujourd'hui.

Le langage imagé
Jésus utilise des images de la vie, compréhensibles de tous, pour dévoiler (un peu) l'image du Royaume et l'image de Dieu. En particulier dans les paraboles.

Les paraboles
Jésus utilise de façon très personnelle cette forme de langage symbolique, très usité dans le monde sémite. Dans l'exemple des ouvriers de la dernière heure, une parabole rabbinique similaire à Mt 20, 1-16 explique que ceux qui on travaillé moins de temps ont la même rétribution parce qu'ils eu autant de résultats par un travail plus efficace, et reste dans le cadre de la justice distributive : les paraboles rabbiniques sont toujours une illustration de la loi. Au contraire, Jésus introduit un autre registre, celui de la surabondance de l'amour.
Le corpus des paraboles est sans doutes la retranscription la plus directe des paroles de Jésus, peu affectée par la réécriture des premières communautés et des évangélistes.

L'attention, le respect et l'absence de jugement
Envers les plus faibles **l**es rejetés, les hors norme, les handicapés physiques, sociaux, femmes, enfants, gens de mauvaise vie…

L'inversion des valeurs
Le sabbat pour l'homme ; l'esprit plus fort que la loi ; le prochain n'est pas la personne à aider, mais la personne qui se fait proche de celui qui a besoin.
Sagesse et folie : le fou est celui qui amasse.

Les miracles
Pas de la magie, mais une confiance et une conversion qui peuvent aller jusqu'à la guérison physique : « *Ta foi t'a sauvé* » i.e. « *tu as trouvé en toi les forces pour faire le choix de la vie* ».

La patience inlassable de Dieu
Exemple parmi beaucoup, toujours dans la parabole des ouvriers de la dernière heure, le maître de la vigne va jusqu'au dernier moment du jour à la recherche des journaliers toujours sans travail.

L'équipe
Jésus la constitue à partir de gens ordinaires, qui ne sont pas du sérail ; il ne les sélectionne pas sur une compétence supposée, une position sociale. Le Royaume, c'est pour tout le monde, et il l'annonce avec et pour le tout-venant.
Son équipe, il en a besoin ; il a besoin des gens ; il se retire seul seulement pour prier.
Dieu a besoin de nous

Se laisser interpeller, pousser à l'ouverture
L'hémorroïsse. La rencontre avec la Syro-Phénicienne : un tournant important où Jésus se laisse pousser à l'ouverture non prévue.

L'espérance
Jésus transforme l'espérance messianique du rétablissement du Royaume d'Israël en celle de la venue du Royaume de Dieu, qui se manifeste par de toutes petites choses peu visibles, et qui ne nous sera donné que si nous participons à sa construction. Et sa vie nous montre le chemin.

Un autre monde est possible, disons-nous...

* * * * * * * * *

ATELIER N°2 : « VECU ET DU QUOTIDIEN A L'EVANGILE »

Présents : 15 personnes. Plusieurs ont fait état de leurs engagements bénévoles.

Du quotidien à l'Evangile
1- a Comment notre vie actuelle, quotidienne, peut-elle nous amener à confronter nos expériences, nos relations humaines, nos constats, aux textes d'Evangile ?
1- b Partons-nous de notre existence concrète pour en trouver le sens, en référence à l'Evangile? -Ou bien est-ce la lecture de l'Evangile qui nous amène à l'« appliquer » au quotidien dans notre existence actuelle?

1er tour de table : *13 personnes disent que leur existence concrète les a amenés à se référer aux Evangiles.*

1- « On ne peut pas être confronté à l'Evangile en dehors d'un vécu percutant , souvent d'un choc ; ou de ruptures , ou de situations humainement bloquées. » (*5 personnes, à partir de la 1ère intervention d'A. Thireau*).
2- « Ces « ruptures » nous amènent à chercher le sens de notre vie et des vies humaines que nous côtoyons, et à nous reporter aux Evangiles pour découvrir ce sens. »
3- « Même si nous sommes engagés dans des groupes et associations où se dessinent nos orientations, au quotidien nous sommes seul(e)s avec nos hésitations et nos cas de conscience .C'est moins facile de décider avec justesse et avec un maximum de justice : devant des situations qui nous désarment, l'Evangile nous présente la double exigence de Justice et d'Amour. Pas simple de décider... »
« Il faut faire la différence entre les commentaires d'Evangile, qui nous semblent abstraits dans la plupart des homélies de *messe du dimanche* et la *recherche de sens éclairée par une lecture d'Evangile en Groupe* » Ex :une pratique de lecture en A.C.O.
4-Témoignage d'une mère enseignante : éprouvée par la mort brutale de son mari, qui l'a amenée à un gagne-pain d'enseignante dans un quartier de familles démunies, « a été ramenée au cours de sa vie lourde d'épreuves à retrouver l'Evangile ; à partir de là ,à s'engager dans une Association de parents de jeunes (homosexuels laissés en marge de la société) ; à chercher -y compris au collectif NSAE- à comprendre la révolte de *précaires* actuels, en se référant aux textes *révolutionnaires* de l'Evangile(tel le *Magnificat*), afin de faire émerger de cette révolte une espérance .C'est,dit-elle,l'Evangile qui lui a permis de ne jamais se croire abandonnée, de rester r*elationnelle* ,et de lutter contre les réactions dépressives d'un très grand nombre de *précaires* , qui passent de la révolte au rejet de l'humain .

L'Evangile lui a fait (re-)trouver Dieu *aimant tout humain,* et elle tente de faire passer en actes cette force de l'amour, qui fait que chacun(e) soit *reconnu (e)* dans son égale dignité d'humain, jamais abandonné(e),....une fois évacués indifférence et mépris. Sa démarche *du quotidien à l'Evangile* est une chaîne fructueuse:la *rupture* entraîne le retour à l'Evangile/et l'engagement évangélique transforme le vécu, en communiquant l'Espérance, moteur d'action en faveur des *largués par injustice et intolérance*. »
5- Un autre précise : « La « rupture » avec une situation antérieure habituellement heureuse entraîne parfois le rejet de l'Evangile. Mais assez souvent, la recherche et le doute mènent à Dieu. ».

Deux personnes exposent une démarche différente :
Une octogénaire: « Ma démarche est l'inverse : je ne pars pas du vécu, ni des rencontres, mais de l'Evangile lui-même. En réalité, c'est pendant les conflits de la guerre, alors que ma famille était athée, que j'ai découvert la personne de Jésus-Christ en lisant l'Evangile, au cours de mon adolescence. Et il a fallu des décennies pour que ma vie s'engage à fond dans le sens de l'absolu de l'Amour évangélique. »
Une autre, un peu plus jeune: « Moi, je n'ai pas découvert l'Evangile, qui ne m'intéresse pas:c'est le vécu et le quotidien qui m'intéressent et non pas l'Evangile. J'ai entendu la référence évangélique au local de « Chrétiens-Migrants »: des « néo-arrivants » s'y référaient. Tant pis s'ils n'avaient rien à voir avec le message de Jésus !»
Réaction de Christophe et Marcelle: « Selon moi, vécu et Evangile ne peuvent pas se séparer. La Foi chrétienne introduit un point de vue révolutionnaire qui s'inscrit dans les difficultés inhumaines que vit plus de la moitié de l'humanité : c'est l'Incarnation, le message évangélique que Dieu partage notre humanité. »
Marcelle ajoute : « Statistiques officielles en France : 40%de la population active se recycle professionnellement 2 à 3 fois au cours de la vie ».Donc : difficultés à court et long terme pour la famille. La conscience de l'incarnation de Dieu, apportée par les Evangiles, est source d'espérance, de force de ressourcement dans une pareille situation sociale... »
Réponse d'une personne: « Je ne peux pas vivre avec le souci constant de 40% de gens dans le malaise ».
Un autre : «Après une jeunesse de catholique ordinaire, j'ai été captivé à la fois par un prof. de philo marxiste et par un aumônier chrétien très ouvert, puis je suis devenu lecteur de Témoignage Chrétien .En ne voyant que le côté humain de Jésus, je suis allé vers les autres. Actuellement responsable du « Secours populaire »de mon département, j'y dialogue quotidiennement avec une autre responsable« libre penseur »et avec des athées. Sans aucune gêne ni conflits. »
Chantal conclut le « tour de table: « L'originalité de l'Evangile, c'est qu'il reste actuel. C'est heureux que NSAE prenne en compte ce thème de l'actualisation de l'Evangile. »

2- Comment des faits surgis actuellement, dans notre vie, peuvent-ils être vecteurs de prise de conscience à la fois d'urgences humaines, et d'Evangile à actualiser?

2.1 REPONSES SPONTANEES *:*
Une personne : « Des questions cruciales pour les humains sont celles du doute et de l'abandon ; c'est à dire celles du Christ sur la croix: *« Mon Père, pourquoi m'as-tu*

abandonné ?». Questions d'isolement, de « déréliction ». «Je n'ai aucune certitude. Mais ce n'est pas l'Evangile qui m'intéresse; ce qui m'intéresse c'est l'humain, en constatant la richesse de potentialités de chaque être humain. »
Un autre:« Dans mon travail, au quotidien, j'ai rencontré des situation réelles très dures pour quantité de gens! Un prêtre-ouvrier a su me montrer à travers les Evangiles un message d'Amour plus fort que l'écrasement des humains. »
Un autre: « Ma femme m'a expliqué l'importance d'une rupture avec des habitudes de paroles de« partage d'Evangile .La recherche intellectuelle ne permet pas la compréhension du vécu concret de chacun(e) .Nous ne nous situons pas comme les autres chrétiens à NSAE. Notre regard de groupe NSAE est plus concret. Il faut choisir son « groupe ».
Un syndicaliste approuve : tant que chrétien, il dit « avoir élargi l'engagement syndical à une « intersyndicale » se battant pour que chacun réalise son potentiel humain».
Une autre « Le problème des chrétiens, et surtout des prêtres, c'est qu'ils sont engagés dans plusieurs associations et autres tâches, ce qui dévore le temps : ils n'ont ni le temps de nous écouter, ni de communiquer en phase avec les évènements et notre vécu! Du coup nous aussi, chrétiens ou humanistes, sommes sur occupés ! Ainsi l'Evangile n'est pas catholique!....Il se pose aussi de ce fait le problème de l'élargissement de la lecture de l'évangile dans le monde des Jeunes : on ne le leur propose pas de façon adaptée à leur type de culture « numérique »...

2.2 DEBAT
Réponse-1: « Pour ce qui de la « nouvelle évangélisation »...si c'est pour introduire du *rock-chrétien*, autant en emporte le vent!! Quant aux J.M.J., cela se veut grandiose, mais c'est peu ressourçant ...C'est du théâtre! »
R - 2 : « Ce n'est pas une « nouvelle évangélisation », mais une nouvelle « christianisation », qui vise à instaurer une nouvelle « chrétienté ». C'est aberrant, car cela cherche à réinstaurer une prépondérance de l'Institution religieuse. »
R- 3 « Les personnes que je rencontre, et, entre autres, les détenus avec lesquels j'écoute la messe du dimanche à la Maison d'arrêt au titre d'ex-moniteur d'atelier bénévole, sont attentifs, authentiques : ils ne cherchent pas à se donner une étiquette, mais à trouver la personne du Christ, qu'ils diffusent ensuite autour d'eux ... »
R - 4: « La lecture d'Evangile m'aide. Le fait que je le lis en fonction de mon engagement pour la tolérance envers les « jeunes homos », m'a donné une ouverture, qui va à l'encontre des blocages et préjugés sociaux. L'Evangile a cette audace... »
Quelqu'un conclut: «C'est bien en Groupe qu'il faut lire l'Evangile, que la lecture d'Evangile devient fructueuse : les groupes sont médiateurs entre notre quotidien personnel et la mise en oeuvre d'actions inspirées de l'Evangile. Cette insertion de l'Evangile nous aide à faire tomber la terrible barrière de l'individualisme ambiant dans notre système socio-économique. ».

La modératrice de l'Atelier : « La lecture d'une autre très beau texte nous donnerait-elle la même richesse essentielle que celle de l'Evangile? Ex. celle du « Petit Prince » de St Exupéry ou un autre*? »*

R-1 « Songeons qu'il y a une masse de gens qui n'ont jamais rencontré l'Evangile, tout en cherchant à trouver un sens aux ruptures dans leur vie .Nous sommes, avec

l'Evangile, des arpenteurs du désert. Les « fissures » que nous vivons nous mènent à découvrir l'Evangile, en y amenant d'autres ... »
Christophe « Les formulations des textes d'Evangile sont à relativiser. Il faut replacer chaque texte dans son contexte .Cela suppose des compétences dans le Groupe de lecture d'Evangile. »
Didier, Rédacteur principal de PARVIS, conclut : « Ni l'Ancien, ni le Nouveau Testament ne sont une ensemble de textes construits en un tout composé. Ils ont été écrits, dans des contextes très divers. Les Evangiles nous offrent le flou d'une ombre...d'où sort la lumière. »

3- L'Evangile, actuellement transmis, s'intègre-t-il dans nos dialogues avec ceux qui cherchent sens, justice (sociale, juridique, équitable, etc.) et fraternité ? Comment l'Evangile nous fait-il répondre aux attentes de nos «proches », et des plus malmenés socialement?

Un bénévole au « Secours Populaire » : « Dans la vie associative, on nous connaît comme *catho*; mais c'est notre attitude, notre action, qui font comprendre pourquoi nous nous référons à Jésus. »
Une autre : « Ns sommes à NSAE pour retrouver des gens qui vivent pour qu'émane du quotidien leur Evangile ».
A. Thireau « Que pouvons-nous faire de nos interrogations concernant l'actualisation et l'actualité de l'Evangile, pour les chômeurs qui *perdent la tête* de désespoir, et qui restent confinés dans le chômage? C'est à cette question que nous devrions aussi nous attacher à la suite de cette A.G. De plus, nous constatons l'isolement des gens, y compris de chrétiens prêts à s'engager, mais cherchant d'autres gens de Foi. »
La modératrice : *« Oui. Et n'oublions pas qu'on prévoit quantité de chômeurs en plus en fin de droits en 2010, pendant que la France a la palme d'or des « solutions médicamenteuses »qui enrichissent nos labos...* »
Ingrid « Ce qui m'inspire, c'est la folie de l'Evangile, manifestée dans les Béatitudes : elles sont le reflet de la richesse incommensurable des formes d'humanisation réalisées avec Dieu. »
Didier. « Certes, là est le message d'Evangile toujours actuel .N'oublions pas que le Magnificat avait été supprimé en Amérique Latine par la volonté de Jean-Paul II, parce qu'il est révolutionnaire! Aujourd'hui, il est rétabli à sa place dans l'Evangile! »
P. « La Justice *idéale,* celle vers laquelle on tend, celle de Dieu, c'est l'Evangile qui la balise ».

Notes prises par Marcelle Remérand

ATLIER n° 3 PISTES ET METHODES DE TRAVAIL, EXISTANTES OU A INVENTER, POUR DECOUVRIR OU SE REAPPROPRIER L'EVANGILE

Animateur et compte-rendu : Karim Mahmoud-Vintam

Les membres du groupe ont articulé leur réflexion autour de quatre axes.

Pourquoi ? *Le but est de montrer en quoi l'Evangile est pertinent.*

¤ Nourriture de vie communiquée à travers un témoignage.
¤ Moments privilégiés de l'existence : oreille plus attentive.
¤ Evènements qui actualisent dans l'Evangile.
¤ Reformulation des questions.

Méthode *: Peut-il y avoir une méthode unique ? Non car il faut :*

* Se demander où en est notre interlocuteur.
* Bien cerner ses motivations.
* Répertorier ses connaissances préalables.

Types de lectures : *Intérêt du travail de groupe : lecture pluridisciplinaire, expériences spirituelles diverses*

1- Lecture en continu : la polyphonie des Ecritures est forcément anti-sectaire.
2- Lecture thématique : bon moyen de confronter les différents textes (abord + facile avec les paraboles).
3- Lecture d'un texte ponctuel pour laisser s'imprimer en soi la saveur d'une parole.

Types d'accompagnement : *Pas d'improvisation.*

§ La lecture de la Bible exige une forme d'initiation.
§ Importance de bénéficier d'éclairages historico-critiques
§ Intérêt de rechercher des ressources humaines internes ou externes au groupe.

Conviction forte : L'Evangile est dynamique et dynamite !

La force attractive de l'Evangile et les possibles de l'Histoire (extraits) par Claude Geffré, o.p.

Je parle volontiers des « possibles de l'Histoire ». C'est le point de rencontre entre un dessein historique qui nous est fait, une liberté humaine, au vu d'une initiative créatrice. Et il n'y a pas quelque chose de nouveau à l'horizon de l'Histoire sans un pôle d'attraction qui est l'Evangile.

Quelles pourraient être alors les initiatives des chrétiens comme force attractive de l'Evangile au service de nos sociétés ?

1- Une histoire profondément ambiguë

L'avenir du troisième millénaire est indécidable et nous sommes devenus sceptiques à l'égard des théologies et des philosophies de l'Histoire.

Le processus de désacralisation, de sécularisation qui coïncide avec l'avènement de la modernité comprise comme victoire de la raison critique, a engendré un formidable espoir. Mais les possibilités illimitées du progrès technique et scientifique n'ont pas toujours été réalisées et il est difficile de triompher des fatalités de l'Histoire et d'améliorer la condition humaine. Surtout après le cruel XXe siècle, il est certain que la foi dans les projets de la raison est sérieusement ébranlée. La modernité n'a pas tenu ses promesses et le fameux désenchantement du monde a surtout engendré un désenchantement du mythe du progrès. L'idéal d'une société sans classes s'est achevé avec l'effondrement du monde soviétique. La religion païenne de la race a conduit à la pure faillite de la raison et de la civilisation occidentale avec Auschwitz.

En dépit des conquêtes religieuses, l'homme du troisième millénaire a de plus en plus de mal à maîtriser les effets pervers de la techno science. On connaît les conclusions alarmantes des experts en matière d'environnement, de manipulations génétiques, de destruction écologique. Et nous sommes de plus en plus conscients de l'échauffement climatique. Pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, la maîtrise scientifique et technique de l'humanité, la maîtrise scientifique et technique de l'homme est telle que c'est l'avenir même de l'espèce humaine dans le village planétaire qui est menacé.

Ou bien nous aurons la sagesse de modifier le processus en cours, ou bien nous périrons tous. C'est pourquoi notre responsabilité historique ne concerne pas seulement les conditions d'une vie harmonieuse dans une société de demain, mais la permanence d'une vie authentiquement humaine sur la terre.

Ainsi, plus que jamais, l'Histoire est sous le signe de l'ambiguïté.

Mais qui dit ambiguïté, dit qu'il faut laisser l'avenir ouvert et qu'il ne faut pas trop céder à une vision apocalyptique de l'Histoire. Comme aime à le dire Edgar Morin, *« l'improbable est possible »*. Les prévisions les plus sombres des experts sont quelquefois démenties. On a pu le vérifier par exemple à propos de l'impossibilité de maîtriser la croissance galopante de la population mondiale. Certains parlent déjà d'une chute programmée de la fécondité qui est en lien direct avec l'éducation des femmes dans le monde. Nous ne devons donc pas désespérer des promesses du génie humain pour remédier aux effets pervers du progrès dans le domaine de la pollution, de la lutte contre la faim, de la victoire remportée contre des pandémies comme le sida. Nous ne connaissons pas toutes les ressources des libertés humaines quand elles se mobilisent pour renverser le cours de l'Histoire.

(…)

L'ambiguïté même de l'histoire au seuil du troisième millénaire, c'est celle-là même du phénomène de la mondialisation. Il dépend justement de la bonne volonté des hommes qui engendre ou le pire ou au contraire favorise le meilleur.

(…)

Face au désordre structurel du marché mondial, face aux catastrophes naturelles, face aux menaces écologiques, face à la violation systématique des droits de l'Homme, la souveraineté jalouse des Etats devra céder devant la souveraineté supranationale de la communauté mondiale.

Non seulement notre vision de l'Histoire a dépassé un éthocentrisme occidental post-colonial, mais on ne peut plus considérer l'Histoire comme histoire des libertés en dehors de l'histoire de la planète et de l'ensemble du cosmos.

2 – Le rêve de Dieu sur l'Histoire

Face à l'ambiguïté fondamentale de l'Histoire, nous ne disposons comme chrétiens d'aucun secret sur l'issue de l'aventure humaine ou sur le destin de la planète Terre, perdue dans l'immensité du cosmos.

Mais dans la foi, nous connaissons au moins le projet, le rêve de Dieu quand il a pris le risque de faire surgir du néant des libertés créées.

L'existence humaine n'a de sens qu'en fonction de cet avenir absolu qu'est la vie en Dieu et avec Dieu. C'est précisément cette espérance qui donne tout son prix et tout son sérieux à l'histoire humaine.

En dépit de son caractère inscrutable – et c'est pourquoi je dirais qu'il n'y a pas de philosophie de l'Histoire, il n'y a même pas de théologie de l'Histoire – l'Histoire tend vers son accomplissement. Elle tend vers cet avenir qu'est le Royaume de Dieu, là où Dieu sera tout en tous. Il s'agit d'un au-delà de l'Histoire qui, bien sûr, relativise toute réalisation concrète ici-bas.

Mais l'Histoire est tout autre chose que le cadre extérieur de notre aventure personnelle spirituelle, notre aventure dans l'ordre de la charité. Elle est au sens fort une histoire du salut, non seulement comme échange vital avec Dieu, mais aussi comme guérison de tout l'Homme et même de la Création en tant que Terre habitable.

Ainsi, Dieu se fait complice du temps pour réaliser son dessein créateur sur l'Homme, au point d'épouser en Jésus-Christ la condition humaine pour triompher de la mort et de toutes les formes de mort.

Le fondement radical de l'espérance chrétienne devant l'inconnu de l'Histoire, c'est la mémoire du Christ, mort et ressuscité.

(…)

Le Royaume annoncé par Jésus n'est pas de ce monde, mais il peut déjà avoir son anticipation dans les chemins de l'Histoire. Certes, le messianisme de Jésus est paradoxal, car il se solde par l'échec de la croix. Il ne fait pas reculer apparemment la violence de l'Histoire, il en est la victime ; mais justement dans sa mort il démasque cette violence et il démontre de manière prophétique que seule la non-violence peut mettre un terme au cycle toujours recommencé de la violence.

Est-ce à dire que l'Eglise est condamnée à l'impuissance face à l'injustice des hommes, dans l'attente du jugement de Dieu ? Non, car la mémoire de la passion du Christ est une mémoire dangereuse pour tous ceux qui se font les complices des puissances du mal. Ce qu'on a appelé à la suite des théologiens d'Amérique latine « l'option préférentielle pour les pauvres » tend à devenir l'option de beaucoup d'Eglises chrétiennes, catholiques ou non, surtout ailleurs qu'en Amérique latine, en Afrique et en Asie. Elle manifeste bien que l'espérance chrétienne dans un au-delà de l'Histoire n'est pas étrangère aux espoirs concrets de toue les opprimés.

Comme je l'ai déjà dit, la libération des hommes est une partie intégrante du salut, le salut ne se définissant pas uniquement par la réconciliation de l'homme pécheur avec Dieu. C'est assez dire que la responsabilité historique de tous les disciples de Jésus, les chrétiens mais aussi tous les hommes et toutes les femmes de bonne volonté qui vivent sans le savoir de l'esprit de Jésus, qui font sans le savoir les gestes de l'Evangile, ont comme vocation de faire en sorte que l'Histoire ait une figure humaine. Mais à l'exemple de Jésus ils savent qu'ils ne peuvent pas faire triompher la justice en utilisant les armes du pouvoir et de la violence. Camus nous a dit des choses importantes là-dessus quand il disait qu'entre sa mère et la justice des hommes, il préférait sa mère.

3 – Qu'est-ce que ce serait qu'écrire une histoire à visage humain ?

De quoi parle-t-on quand on parle des « possibles de l'Histoire » ? Le sens global de l'Histoire nous échappe. Mais nous donnons déjà un sens à chaque fragment de l'Histoire chaque fois que nous luttons avec tous les hommes et toutes les femmes de bonne volonté contre l'injustice et contre l'absurde.

(…)

Je voudrais simplement suggérer quatre dimensions qui peuvent favoriser l'émergence d'un autre monde possible.

a- Une nécessaire purification de la mémoire

Quand nous nous retournons vers les vingt siècles de christianisme qui se sont déroulés nous découvrons à côté d'actions admirables une certaine inefficacité pratique de l'idéal évangélique sur le cours de l'Histoire. Il n'y a pas seulement les occasions perdues, la déchirure de la chrétienté, le schisme d'Orient, les croisades, l'exclusion des juifs, les guerres de religion à la suite de la Réforme, la traite des noirs, mais aussi ce que j'appellerai la perversion même de l'Evangile au nom de la défense de la vérité et au nom d'une certaine conquête missionnaire. Et c'est le mérite de l'Eglise du XXe siècle, surtout sous le pontificat de Jean Paul II d'avoir invité les chrétiens à un travail de purification de la mémoire et d'avoir commencé à emprunter un chemin de repentance et de conversion. Mais une telle démarche n'est porteuse d'avenir que si elle s'accompagne d'un travail de discernement historique sur les causes qui ont pu favoriser ces dérives de l'idéal chrétien. (…)

b- Le respect de l'humain véritable

Face au danger de déshumanisation du processus actuel de mondialisation, les témoins de l'Evangile ont une vocation de contre-culture et doivent travailler avec

d'autres à la recherche de promotion de l'humain authentique, d'une certaine épaisseur humaine.

Nous ne savons pas très bien ce qu'est le contenu de l'humain véritable, mais nous savons de mieux en mieux ce qui va contre l'humain dans les sociétés modernes. (…)

c- La loi de surabondance

Beaucoup de chrétiens s'interrogent sur l'originalité de leur vocation, de leur témoignage et de leur action dans la mesure où ils n'ont pas le monopole des initiatives dans le sens de la justice et de la solidarité. Il faut se réjouir en particulier des succès de toute la vie associative, des succès du monde de l'humanitaire, surtout chez les jeunes. Et c'est vrai que dans nos sociétés sécularisées il y a encore beaucoup de gens qui sont prêts à respecter au moins ce qu'on appelle la « règle d'or » que Jésus lui-même a rappelée, à savoir : « ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on te fasse ».

Quand même, c'est un peu comme si la quasi-religion des Droits de l'Homme – certains le pensent – aurait pris le relais des anciennes traditions religieuses des religions historiques. Or les crimes contre l'humanité de l'histoire passée et de l'histoire présente suffisent à nous convaincre de la fragilité de la conscience humaine laissée à elle-même, à ses intérêts ou à ses démons intérieurs. Il apparaît de plus en plus que même dans les Etats dits de droit, comme nos démocraties occidentales, une société qui ne serait régie que par les règles strictes de la justice deviendrait vite irrespirable.

Il faut faire sa place à une culture de l'amour ou de la culture de la justice. En un mot, au-delà des règles de la justice, qui sont des règles d'équivalence, d'identité, c'est le cas de la justice distributive, il faut savoir se réclamer d'une autre logique, celle de la loi de la surabondance qui nous renvoie au paradoxe de l'Evangile. Un autre monde est possible si on tient compte de cette logique de l'amour gratuit, du pardon, de la compassion, qui fait en sorte que, au-delà de la stricte égalité de la justice, le plateau de la balance penche en faveur des plus défavorisés. C'est en tout cas le plus sûr moyen d'écrire une Histoire à visage humain qui travaille secrètement dans le sens du Royaume de Dieu. (…)

d- Une justice écologique

Pour la première fois nous découvrons qu'il ne suffit pas de défendre les Droits de l'Homme si nous ne respectons pas en même temps les Droits de la Terre. Certains parlent déjà de ce possible que serait une justice écologique ou encore une mondialisation écologique. (…)

4- La justice de l'Evangile au service de l'avenir de l'Europe

En ce début du XXIe siècle, le scandale de la migration pose un problème éthique fondamental et celui d'une mondialisation qui creuse de plus en plus la fracture entre le premier monde et les autres mondes, la fracture entre les pays riches et les pays les plus pauvres. Finalement, c'est le phénomène de la tension entre, on pourrait dire, l'intérêt d'une nation particulière et le bien commun de l'ensemble de la communauté mondiale. Cela, c'est un problème de justice fondamental ; c'est la tension entre particulier et universel. Comment concilier l'intérêt bien compris d'une nation particulière et le bien commun évident de l'ensemble de la communauté mondiale ? (…)

Quand on pose le problème de la justice au nom de l'Evangile, c'est probablement la vocation des chrétiens de rappeler qu'il s'agit avant tout de concilier l'intérêt légitime de ce que peut être une appartenance ou une communauté nationale avec de plus en plus la conscience de notre appartenance à une communauté proprement mondiale ; et je serais tenté, sans tomber dans le triomphalisme, de dire que , selon l'enseignement du concile de Vatican II, d'une certaine façon, si l'Eglise était fidèle à sa véritable vocation, elle devrait être le sacrement de l'unité du genre humain. Il ne s'agit pas de dire que l'Eglise pourrait être le modèle de ce que serait dans l'avenir une communauté mondiale : mais elle peut être le sacrement de l'unité au sens où – si elle était fidèle à l'idéal évangélique – ce serait une unité qui intègre des différences, qui légitime les différences. Autrement dit, il faut viser non pas à l'uniformité, mais à l'unanimité dans la foi et dans la confiance dans l'avenir.

Extraits des débats avec la salle

Q. Qu'entendez-vous par « sagesse sabbatique » ?
C.G. Dieu se repose le 7ème jour. C'est le refus de l'idéologie de la rentabilité grâce au travail, du « travailler plus pour gagner plus ». C'est une certaine retenue. Ce n'est pas de la paresse ou de l'oisiveté. Ne pas être aliéné par son travail, ne pas être esclave du temps

Q. Où est la loi de surabondance dans l'encyclique « l'amour dans la vérité » où l'on trouve surtout un discours intellectuel et pas d'engagement pratique ?
C.G. Vous parlez du conflit entre la vérité et la pratique. On ne peut opposer vérité et pratique. Dans l'encyclique, il s'agit de dépasser le pragmatisme, qui doit être éclairé par l'intelligence de la foi, et donner des raisons à la contribution de l'Eglise.

Si l'on pense à la doctrine sociale de l'Eglise, on voit que ce sont des principes qui ne sont pas tellement honorés, réalisés dans la pratique quotidienne.

Il y a une grande distance entre l'idéal et la réalisation pratique ; une divorce entre l'ordre de la vérité et l'ordre du bien. On est surpris qu'un grand philosophe comme Heidegger ait pu dans son agir passer à côté de la réfutation d'horreurs comme l'idéologie de la race. C'est une des manifestations du nihilisme moderne : fabriquer des idéologies sans se rendre compte qu'elles sont mortifères. Légitimer tous les moyens pour obtenir le résultat.

Le christianisme montre qu'on doit lutter contre le mal, mais pas avec les armes de la violence. Il faut apaiser la violence de l'Histoire, par une non-violence active, qui a une efficacité. C'est une contribution possible du christianisme aujourd'hui, sa vocation prophétique. Le Christ crucifié, fidèle à la parole de miséricorde de Dieu et qui refuse de prendre les moyens de la violence pour instaurer la paix.

Q. Jésus a mis fin à la violence du sacré. Et la religion de Jésus ?
C.G. Il y a religion et religion…

Jésus a mis fin à l'automatisation du sacré pour la sanctification et la purification de l'Homme. C'est la foi qui justifie (et c'est déjà dans le judaïsme, c'est la foi d'Abraham) et non l'application rigoureuse et automatique de tous les commandements.

La religion de Jésus, c'est le culte en vérité et en esprit de Dieu. Les vrais adorateurs du Père sont ceux qui se confient totalement dans la miséricorde de Dieu.

La nouvelle Alliance a mis fin au judaïsme dans la mesure où il serait simplement sous le signe de la loi et du culte à partir du sacrifice, du sacrifice sanglant. Mais la

nouvelle Alliance ne fait qu'accomplir la première Alliance. Il n'y a pas de rupture puisque le message de Jésus rejoint ce qui est écrit dans le Décalogue, et finalement c'est l'amour de Dieu et du prochain.

Il est difficile de parler de la religion de Jésus. Mais je pense que, dans votre question, vous sous-entendez le christianisme. Il y a une religion de Jésus qui est l'attitude vis-à-vis de son Père, la prière, ce qu'il appelle dans son entretien avec la Samaritaine « le culte de Dieu en esprit et en vérité ».

Mais le christianisme, c'est une religion historique qu'il faut traiter comme toute religion instituée, avec une doctrine, des dogmes, des sacrements. Le christianisme a mis fin à la religion juive en tant que rite, sacrifice, obligation légale etc. Mais le christianisme a été lui-même à l'origine d'une religion originale où malgré tout la tension entre l'esprit et la lettre est beaucoup plus forte que dans les autres religions. Il y a à l'intérieur du christianisme, comme le disait Karl Barth – et comme le disent souvent les protestants – une sorte de nécessité, d'appétit de réforme perpétuelle. Parce qu'aucun enseignement, aucun rite ne dispense d'aimer. Tout est ramené à cet impératif de la charité. Et ça c'est très fort dans le christianisme, plus que dans d'autres religions qui sont davantage sous le signe de la loi ou sous le signe d'une certaine exubérance de dévotion, de culte, de rite…

Et ce fut la vocation du protestantisme de rappeler à cette réforme intérieure de l'Eglise, tentée parfois de judaïser, de tomber dans un certain pharisaïsme, c'est-à-dire dans l'obéissance formelle à des commandements.

Q. Où en est-on avec la théologie de la libération ?

C.G. La théologie de la libération n'a plus en Amérique latine le succès qu'elle avait il y a 20 ans. Ce qui s'accompagne d'un moindre rayonnement des Communautés de Base.

La théorie et la pratique de cette théologie a été indissociable d'une période sous le signe de la dictature militaire. C'était au service d'une libération surtout des plus pauvres. Dans la mesure où le Brésil tend à devenir une démocratie, les CDB sont moins des communautés militantes dans le sens d'une efficacité sociale et politique que des communautés de prière qui recherchent davantage la consolation de Dieu et pas simplement un dynamisme pour changer la vie sociale.

Il y a le succès des nouvelles églises pentecôstales. Alors que les théologies de la libération ont bien insisté sur les pauvres comme interlocuteurs privilégiés de Dieu, souvent les communautés nouvelles mettent comme horizon la prospérité ; faire en sorte que les hommes sans travail, aliénés par la drogue, retrouvent une certaine dignité. Ce n'est plus la lutte pour la libération des pauvres, c'est la lutte pour la libération intérieure des personnes. Et dans la tradition protestante le fait de trouver du travail, même le fait de gagner de l'argent, c'est plutôt une bénédiction de la part de Dieu. Donc, il n'y a pas la même valorisation du pauvre comme tel. Criticables car sous le signe de l'émotionnel, ces communautés sont aussi très généreuses. La collecte y est une véritable entraide.

Retranscription de l'enregistrement pat Lucienne Gouguenheim

Promouvoir la justice
Etienne Grieu, s.j.

La question : comment promouvoir la justice ? de quels leviers disposons-nous ? qu'est-ce qui se joue pour le chrétien, dans ce genre de combat ?

Pour travailler ces questions : s'arrêter d'abord sur la notion de justice.
La perspective que je vous proposerai : on peut distinguer, en fait, deux dimensions de la justice, tous deux indispensables et indissociables ; mais distinguables malgré tout.

- Un sens courant : qui associe la justice à des calculs bien effectués.
- Et un sens qui paraît moins immédiatement, qui associe la question de la justice à celle du dévoilement des potentialités que les êtres portent.

Je propose d'explorer successivement ces 2 dimensions.
A partir de là : revenir sur la question des leviers, des points d'appui.
Et de ce qui se joue pour le chrétien dans ce genre de combats.

<u>1- La justice : une rétribution proportionnelle à ce que chacun apporte</u>
Le premier versant de la question de la justice (telle qu'on l'entend habituellement), c'est finalement une question de comptes qui soient bien faits (image de la balance). Que les rétributions soient proportionnelles à ce qui a été apporté par chacun.
Alors, bien entendu, dès que l'on creuse un peu, on s'aperçoit que c'est un tout petit peu plus complexe que cela. Car :
Question : quel critère va-t-on prendre pour évaluer une prestation ?
En effet : il y a différents critères possibles : si vous mettez comme valeur phare l'efficacité, vous n'évaluerez pas une contribution de la même manière que si vous choisissez la créativité comme valeur suprême.

=> Questions

a) Quels critères pour mesurer ?

Un sociologue comme Luc Boltanski a montré qu'il y a 6 ou 7 manières différentes d'évaluer une contribution.
Chacune de ces manières d'évaluer peut être associée à une vision du monde qui a sa cohérence et prétend pouvoir régenter le vivre ensemble ; c'est pourquoi il les appelle des « cités ».
Ces manières d'évaluer proposent différents critères pour évaluer une prestation. Par exemple le critère :

- de la créativité (est-ce que ça sort de l'ordinaire ?)
- des relations de connivence et d'influence (est-ce que ça crée un lien qu'on va pouvoir faire jouer ?)
- de la notoriété (est-ce que ça entraîne l'adhésion ?)
- de ce que ça apporte quant aux règles du jeu (est-ce que ça aide à vivre ensemble ?)
- de la rentabilité marchande (est-ce que ça rapporte ?)
- de l'efficacité (est-ce que ça marche, est-ce qu'on avance ?)

=> la pluralité des critères possibles va entraîner disputes et compromis

b) Disputes et compromis
Puisqu'on dispose de plusieurs règles graduées, il va falloir se mettre d'accord sur celle que l'on privilégie.
Chaque manière de compter peut critiquer les autres manières de compter.
D'où des disputes souvent complexes, qui portent simultanément sur la prestation qui a été fournie, et sur la manière de l'évaluer, sur le type de grille qu'on privilégie.

Heureusement : ces manières d'évaluer ne sont pas absolument incompatibles les unes avec les autres. Entre elles, des compromis sont possibles.

Remarque : cet aspect de la justice qui compte, évalue et dispute n'est en aucun cas à négliger ou mépriser au nom de la foi chrétienne (comme si nous étions au dessus de ces calculs mesquins). En effet :

c) Indispensable calcul des rémunérations
Nous avons absolument besoin de règles du jeu pour vivre ensemble :

- lorsque quelques exceptions ne jouent pas le jeu, ça perturbe déjà pas mal,
- si personne ne jouait le jeu, ce serait la catastrophe.

Si ces manières d'évaluer en vue de rémunérer nous manquaient, nous irions vers le chaos. La société deviendrait une sorte de grosse mêlée ou chacun est imprévisible pour les autres. Autrement dit :

- pas moyen de se mettre d'accord sur ce qu'on peut attendre de chacun,
- et cela, parce qu'il n'y a aucun outil de mesure qui fasse référence et qui puisse être accepté par tous.

⇔ à travers cette question de justice, il s'agit d'un effort de rationalisation (pas au sens d'une rationalité technique, mais de ce qui est raisonnable, de ce qui permet d'échapper au non sens).
C'est sans doute à cause de cette menace du chaos que personne n'osera délibérément dire qu'il faut renoncer à compter, à évaluer, à rémunérer en proportion de ce que chacun apporte.

Nous sommes tous conscients de ce que la société repose sur ce type d'accords implicites que nous passons entre nous et qui permettent de vivre ensemble. En même temps, nous avons conscience aussi de la fragilité de ces accords (si l'un dit : vous ne jouez pas le jeu, vous trichez et entre dans la violence, c'en est fini).

Cela dit, on peut questionner le poids donné à certains critères. Et insister sur la légitime pluralité des manières de mesurer.

d) Refuser la survalorisation de certains critères

Si un critère l'emportait sur les autres au point de les éliminer : considérable appauvrissement de l'humanité.

Actuellement, ce qui tend à l'emporter :

- le critère marchand (qu'est-ce que ça rapporte ? qu'est-ce que ça vaut ? importance de l'échange monétaire)
- le critère de la notoriété (est-ce que ça fait qu'on est connu, et qu'on entraîne l'adhésion ? société des médias)
- le critère de l'efficacité (est-ce que ça marche ? importance de la technique)

Les autres critères me semblent davantage remisés dans l'ombre, et cela entraîne sans doute un appauvrissement de ce que nous faisons.

Cela dit, il faut en même temps noter les limites de ce type de fonctionnement, qui accorde tant d'importance au calcul.

e) Les limites de la justice qui calcule

Les règles graduées nous stimulent : elles donnent envie à chacun de parvenir à être le plus performant possible à partir du critère privilégié.

Mais, elles ne font que nous situer sur une échelle (elles permettent de repérer où est le curseur).

> Je dis de « nous situer », j'aurais dû dire de situer « ce que j'ai fait », ou « ce que nous avons fait »,
> car en fait, ces instruments de mesure ne peuvent pas classer les personnes mais seulement leurs prestations.
> Elles ne parviennent jamais à dire la singularité d'une personne.

Mais, dans les faits, nous sommes sans doute très tentés de penser comme si ces règles graduées avaient le pouvoir d'évaluer la personne ; en mesurant ses capacités, disait la vérité sur ce qu'est cette personne.

> Or cela, évidemment est faux. Car une personne est irréductible aux prestations qu'elle peut produire.

Conséquences :

- nous sommes très souvent occupés à classer : qui est au-dessus de qui (en fonction de tel ou tel critère)
- on est prêt à tuer père et mère pour obtenir d'être bien classé (bien évalué, conformément aux critères en vigueur). Car on pense que ce que l'on est dépend de ce classement ; on pense que c'est cela qui nous fait vivre.
- Ceux qui sont le plus souvent perdants quel que soit le critère retenu, sont socialement morts. N'existent plus, ne valent rien.

Ceci : traduit en termes théologique, a un nom, ça s'appelle l'idolâtrie : une idole, c'est :

- ce qui prétend donner la vie sans le faire ;
- et qui énonce des exigences terribles, qui ont quelque chose de mortifère.

⇔ A partir de là, il ne s'agit pas de mépriser, bien entendu, cette justice qui fait des comptes. Elle est indispensable pour que nous puissions vivre ensemble. Et il convient, bien entendu, de la promouvoir en faisant droit au débat et aux disputes auxquelles elle donne lieu.
Cela dit, on sent bien que cette justice qui compte ne dit pas le tout de ce que nous sommes, et que les classifications qu'elle permet d'établir peuvent être très dangereuses si l'on se met à croire qu'elles disent la vérité de ce que nous sommes.

2- La justice : le plein dévoilement de ce que chacun est

D'où l'importance de ne pas oublier un 2e versant de la question de la justice.
Là, il est question moins de comptes bien faits, que du sentiment, pour chacun,

- d'avoir pu donner sa pleine mesure
- d'avoir pu faire passer au jour, ce qu'il porte de manière secrète ou latente en lui
- d'avoir pu partager au moins un peu de ce qu'il est.

Sommes-nous ici encore dans le champ de la justice ?
Oui, je le pense, car chacun sentira comme une injustice le fait de n'avoir pas pu exprimer ce qu'il est, ce qui en lui était destiné à contribuer à la vie du monde. C'est ce que des philosophes ont thématisé autour du thème de la reconnaissance (Axel Honneth, Emmanuel Renaut, Paul Ricœur).
A la limite, on pourra voir tous les conflits autour de la justice qui calcule, comme des effets d'un désir de justice plus fondamental, mais qui s'exprime plus difficilement (on a un peu honte d'avouer : je désire être reconnu).

a) Les plus démunis radicalisent la question de la justice

Personnellement, ce qui m'a rendu sensible à cet aspect de la question de la justice, ce sont les personnes qui connaissent la grande pauvreté.
Il me semble qu'on peut dire qu'ils radicalisent la question de la justice.
Ces personnes, en général, ont un sens aigu de la justice. Mais :

- elles ne visent pas d'abord une meilleure rétribution de leurs prestations
- ni ne revendiquent des gratifications proportionnelles à ce qu'elles ont apporté.

⇔ En ce sens-là, elles ne se satisferaient sans doute pas d'une manière de concevoir la justice qui s'en tient à calculer à partir d'échelles de grandeurs.
Elles associent en fait la justice au dévoilement de la vérité, vérité qui porte sur les êtres eux-mêmes, et qui échappe à toute mesure, à tout tableau comptable.
Voici un petit poème réalisé par des membres du Sappel (Chrétiens du Quart-Monde) pour un chemin de croix :

> « L'oubli est présent,
> vie injuste,
> abandonnée depuis le plus jeune âge,
> la vérité n'est pas faite. »

Voilà, il me semble, la protestation ultime des plus pauvres.
La vérité en question porte sur ce que l'on est.
On ne peut pas en dire beaucoup plus, précisément, parce que cette vérité demeure masquée : ce que l'on est vraiment – que l'on peut seulement pressentir – n'a pas trouvé l'occasion de se manifester. Cette non-manifestation, ici, est associée à l'abandon : un être abandonné ne peut pas manifester ce qu'il est.

Le thème de la justice s'en trouve radicalisé.

- Il ne s'agit plus d'abord d'une affaire de rétribution à opérer correctement.
- Fondamentalement, il est question de faire droit à la singularité de chaque être, de lui permettre de venir au jour afin
    - qu'il s'exprime,
    - se manifeste,
    - partage un peu de ce qu'il est.
- Cela peut-il se régler au terme de disputes, de négociations et de calculs ? Non, bien entendu. Car de cela, je peux espérer être mieux situé sur une règle graduée ; mais ce que je porte
    - de singulier en moi,
    - qui est incomparable,
    - dont aucune évaluation ne peut rendre compte,

  De cela, une meilleure situation dans un classement, ne peut rien dire du tout.
- C'est pourquoi sont mis en cause
    - non seulement telle ou telle manière de compter qui n'est pas juste,
    - mais également le fait même de compter.

  ⇔ Aucun compte ne pourra venir à bout de ce désir de justice que nous portons (tous). La justice que l'on peut attendre de la bonne gestion des différends et des contentieux est incapable d'appeler ce que chacun porte en lui-même et qui demeure caché.

<u>b) Les jeux de la reconnaissance</u>

Les plus pauvres, parce qu'ils sont tenus en dehors de la plupart de nos jeux comptables, ne nomment-ils pas ce qui, en fait, se cherche à travers les différents conflits de justice :

- que chacun soit accueilli dans sa singularité
- appelé à apporter, dans l'espace public, les harmoniques que lui seul peut faire entendre ?

Sur quoi pouvons-nous nous appuyer pour que cela puisse avoir lieu ?

Nous sentons bien qu'ici, il en va de la liberté de chacun : je ne peux forcer ce type de reconnaissance. Je peux certes forcer une reconnaissance en vue d'un meilleur classement (au terme d'une épreuve où je montre ce que je vaux). Mais la reconnaissance de ma singularité ne peut s'obtenir ainsi. Elle suppose la décision d'accepter qu'à travers cette personne, quelque chose d'inouï, d'incomparable, se dit. C'est une attitude d'hospitalité : j'accueille ce que je n'ai encore jamais vu, ce que je n'avais même jamais imaginé : toi, un être unique.

Le ressort est du côté de la décision, de la liberté donc.

Mais cette attitude d'hospitalité va souvent encore plus loin : je ne me contente pas de t'accueillir, mais je t'appelle : j'appelle ce qui en toi n'est encore jamais paru au jour, ne s'est encore jamais fait entendre.

Il y a mille manières pour dire à quelqu'un : on n'a pas encore tout vu de toi ; reste à venir au jour, peut-être le plus beau, qui ne s'est pas encore dit, qui n'a pas encore trouvé le moyen de se dire ; et qui, probablement nous étonnera tous.

<u>c) L'existence, sous-tendue par l'hospitalité et l'appel</u>

L'existence, vue dans cette perspective, n'est pas avant tout sous-tendue par le règlement des différends.

La venue au jour de chacun est rendue possible par un jeu :

- d'hospitalité (j'accueille en toi l'être inouï qui se présente),

- et d'appel (j'appelle en toi ce qui n'est pas encore venu au jour, que je ne connais pas, que je pressens, et qui nous étonnera tous)

Cette hospitalité et cet appel sont :
- une attitude risquée (je ne sais pas comment tu vas être)
- C'est un engagement vis-à-vis de toi, qui est sans condition préalable ;

je ne dis pas :
je t'accueille ou je t'appelle à condition que tu fasses ça et ça.
En ce sens : ici, on n'est pas du tout dans le registre précédent, où l'on devait mesurer tout : voir si telle prestation a été bien rémunérée. Ici, on ne cherche pas d'abord cela, et l'on n'a pas besoin de calculer.

⇔ Ce qui nous fait exister comme être singulier, c'est donc d'abord ce genre d'attitude qui accueille et qui appelle :
- sans condition préalable
- sans terme prévu
- capable de perdurer malgré les non réponses (Dieu sait qu'en général, les réponses se font attendre)
- pardonnant.

<u>d) Un accueil et un appel qui passent par bien des canaux</u>
Cet effet d'appel, par quoi est-il porté ?
On pourrait dire : avant tout par des proches (parents, amis, éducateurs) ; et c'est vrai que c'est extrêmement important ; on s'en rend compte a contrario : lorsque nous avons été mal accueillis, ou mal appelés, cela laisse des blessures pour toute la vie.
Cela dit : il ne s'agit pas que d'une question de rapports interpersonnels.
Tout d'abord parce que :
- ces rapports interpersonnels sont eux-mêmes en partie formatés par la société dans laquelle nous vivons (les règles du jeu qu'on se donne : ex : placement des enfants ; et plus largement, la physionomie de la famille – élargie, nucléaire, etc.).
- donc : ces rapports ne tiennent pas tout seul en l'air ; ils sont portés par un substrat de rapports sociaux.

Et puis : cet accueil et cet appel, peut également passer par des médiations instituées :
- une institution comme l'école, le système éducatif : est bien chargé, à l'échelle d'une société, de donner consistance au désir que nous avons que les plus jeunes trouvent leur place et expriment quelque chose de ce qu'ils sont.
- Pour aller à l'extrême : quelque chose qui paraît totalement anonyme comme un numéro de sécurité sociale, ça dit quand même, sous une forme très assourdie : on tient à toi ; tu existe pour nous ; et pour cela, on s'engage pour que tu sois soigné quand tu es malade.

⇔ cet accueil et cet appel de l'être singulier que nous sommes est également porté par des médiations complexes.
C'est pourquoi, il y a aussi une dimension politique de ce type de reconnaissance.
Ceci apparaît clairement lorsqu'on réfléchit à ce qui se passe par exemple pour les jeunes des banlieues ; voilà sans doute des groupes sociaux – enfant issus de

l'immigration maghrébine ou africaine – que nous n'avons pas vraiment accueillis ; et que nous appelons encore moins.
Les signes que nous leur faisons percevoir sont le plus souvent du type :

- on a peur de vous
- on ne sait pas quoi faire avec vous
- ou pire : on sait déjà ce que vous valez, et que ce n'est pas grand-chose.

Tout cela passe par des paroles (le mot « racaille » par exemple est suffisamment explicite) ; par des décisions (une manière d'organiser le service de la justice – un type d'intervention de la police) et par une ambiance qui se diffuse (« zones de non droit »).

Cela dit, bien entendu : on ne peut pas attendre de la seule instance politique qu'elle porte cet appel.

3- Le jeu des deux composantes de la justice

A partir de là, on peut se demander : comment les deux dimensions de la question de la justice vont jouer ensemble ?
Plusieurs interprétations sont possibles.

a) Plusieurs options possibles
On peut tout simplement passer totalement sous silence tout ce que j'ai mis sous le thème de l'accueil et de l'appel. Et considérer que l'on se fait soi-même (soi seul). C'est le mythe du self made man.
L'idéologie sous-jacente : ce qui apparaît de ce que nous sommes est le simple fruit de notre effort ; en conséquence, il faut l'attribuer à notre mérite personnel, et il est normal qu'il soit rémunéré en conséquence.
Ici : on a seulement besoin de la justice qui mesure et pas de la justice qui appelle (car ce qui surgit de neuf chez un être ne dépend en rien de nos manières de nous rapporter les uns aux autres).

On peut considérer aussi que l'accueil et l'appel sont confinés aux rapports interpersonnels ; dans ce cas, on reportera sur les familles et le réseau des proches, la question de l'accueil et de l'appel. Et une fois sorti de cette sphère, on considère qu'on ne peut plus rien faire.

3e option : on considère que l'accueil et l'appel font partie aussi de la responsabilité de la société. Et dans ce cas, on se demande comment leur donner consistance.
On va chercher à ce que la justice

- ne se contente pas de rémunérer au mieux les prestations fournies par chacun,
- mais que chacun soit appelé à apporter la contribution singulière qu'il porte, (et qui en même temps lui échappe ; car il demeure en partie un mystère pour lui-même).

b) Comme Chrétiens : à quoi sommes-nous appelés ?
La réponse est dans ma question : j'ai employé le terme « appelé » ; c'est un tic de langage chrétien.
Mais il est révélateur de quelque chose d'extrêmement important : comme Chrétiens, nous pensons l'existence en termes de réponse à un appel.

Pour cela, nous avons en tête les figures d'Adam (où es-tu ?), d'Abraham, de Samuel, des prophètes, des disciples : tous sont appelés.
Nous plaçons clairement l'existence dans la réponse à un appel.
Et un appel qui n'est pas seulement ponctuel ; un appel qui ouvre une alliance (une alliance, c'est un accueil et un appel qui se prolonge indéfiniment dans le temps).

C'est cela qui est fondamental dans la relation à Dieu.
Cela dit, en même temps, vient une loi, avec :

- des interdits
- des choses à faire
- bref : des exigences
- et en plus : des avertissements (si tu ne respectes pas la loi que je te donne, il va t'arriver des bricoles)

Avec la loi, on va pouvoir reconnaître clairement des choses, et faire la distinction entre ce qui permet de répondre à Dieu, et ce qui l'empêche.
On entre ici dans la zone des échanges où l'on rétribue ; où l'on compte.
Mais la loi est sous-tendue par l'engagement de Dieu. (Cf le décalogue (Ex 20) : ça commence par « je suis Yahvé ton Dieu qui t'ai fait sortir du pays d'Egypte, de la maison de servitude » ; voilà ce qui est premier, ce qui appelle à la vie ; et la loi donnée ensuite, comme ce qui permet de répondre à cet engagement de Dieu (« tu n'auras pas d'autre dieux devant moi, tu ne te feras aucune image sculptée… »).

<u>c) La tradition chrétienne : une prise de position par rapport aux deux composantes de la justice</u>
Alors bien sûr, on pourra être tenté, de donner le premie rôle à la loi : à faire de l'échange calculé ce qui dit la vérité sur qui l'on est.
Dans ce cas, on fait de la loi ce qui est la source de notre existence.
La tradition Chrétienne tranche ce débat de manière claire : la vie et la mort du Christ disent à quel point l'engagement de Dieu est sans condition préalable. Puisqu'il va jusqu'à s'y risquer lui-même.

Le débat sera tranché en un certain sens, par le Christ et la tradition Chrétienne :

- l'alliance est fondamentalement un engagement de la part de Dieu, qui est sans condition préalable
- et les éléments de loi que Dieu donne sont provisoires et ils ont une fonction pédagogique (nous aider à articuler notre réponse à Dieu).

A noter cependant que les deux éléments sont indispensables :

- un engagement sans condition vis-à-vis d'un autre, sans qu'il y ait entre nous aucun élément de contrat (où l'on mesure), peut facilement dériver vers quelque chose de fusionnel, ou bien vers une emprise de l'un sur l'autre.
- C'est pourquoi la loi est indispensable :
    - elle rappelle ce que l'on attend de la part de chacun.
    - elle souligne l'importance des échanges,
    - elle permet la réciprocité,
    - elle donne des médiations concrètes par lesquels l'engagement sans condition se dit.
    - elle permet d'éveiller une liberté, de mesurer la capacité à répondre, à tenir ses engagements, d'enregistrer les progrès etc.

- La loi est donc très importante (et donc l'aspect de la justice qui mesure). Mais elle n'est pas fondamentale. Ce n'est pas cela qui constitue le socle de la relation avec Dieu : le socle, c'est l'engagement sans condition de la part de Dieu.

⇔ La justice qui calcule est indispensable ; mais elle ne peut prétendre assumer à elle-seule la question de la justice. En fait, elle joue pleinement son rôle lorsqu'elle est la médiation par laquelle l'appel à l'existence et l'accueil de chacun se dit.

d) A partir de là, revisiter quelques thèmes connus

A partir de là, on retrouve un certain nombre de thèmes qui nous sont connus :

- « Je ne suis pas venu abolir la loi mais l'accomplir » ;
Ici : Jésus souligne que la justice qui fait ses comptes ne peut pas être évacuée (elle ne peut être abolie), mais elle est accomplie au sens où est bien mise en place sa vraie fonction : porter l'appel à l'existence et l'accueil de chacun. C'est-à-dire, être comme le rappel de l'engagement de Dieu vis-à-vis de l'humanité et de ce qu'il nous est possible d'y répondre.

- « Si votre justice ne dépasse pas celle des scribes et des pharisiens » (ici on voit bien les 2 dimensions de la justice, avec la tentation de s'en tenir à la justice qui compte ; elle est plus commode, plus simple et avec elle on peut avoir l'impression d'être quitte).

- « Celui qui aime autrui a de ce fait accompli la loi » (Rm 13, 8) : la loi est accomplie quand on aime ; ceci peut se comprendre si l'on se souvient que la loi est là pour signifier l'engagement de Dieu vis-à-vis de l'humanité, qui est un appel et un accueil (autres termes pour dire l'amour) ; la loi rappelle, signifie l'amour de Dieu, elle lui donne consistance concrète ; et en même temps, elle indique des chemins pour répondre à cet engagement de Dieu.
Elle est accomplie lorsque nous nous mettons dans les mêmes dispositions que Dieu, vis-à-vis de tous nos frères : lorsque nous répondons à Dieu en adoptant sa propre manière d'être (marquée notamment par l'engagement sans condition vis-à-vis de l'autre, attitude d'accueil et d'appel ; autres mots pour amour).

⇔ La méditation de ce qui se passe entre l'humanité et Dieu dans la Bible, permet de distinguer **le jeu de 2 éléments en toute relation** :
- un engagement sans condition préalable et sans autre réponse à la question « pourquoi », que : parce que c'est toi.
- Et des échanges qui peuvent se mesurer (et là il y a d'autres « parce que »)

Le 1er élément est fondamental. C'est lui qui donne la vie. Ce sont les engagements sans condition de tous ceux qui nous disent : je tiens à toi ; nous t'appelons ; on n'a pas encore tout vu de ce que tu portes.
Le 2e élément est indispensable mais pas fondamental. Ce n'est pas lui qui donne la vie. Il est là comme une aide pour que chacun trouve sa manière singulière de répondre au don de Dieu.

Conclusion : Quels points d'appui ou leviers ?

Cette vision insiste beaucoup sur le fait que la justice, ce n'est pas seulement des calculs bien faits, mais c'est aussi l'accueil et l'appel de chaque être.
Du coup, nous savons que nous ne verrons pas la fin de ce combat : car le mystère que chacun est, n'est jamais totalement dévoilé. Nous n'en avons jamais fini de nous révéler.

- ⇨ Situe le combat pour la justice du côté de l'utopie (non pas au sens négatif de quelque chose de totalement irréaliste ; mais au sens positif d'un ce vers quoi que nous n'atteindrons jamais, mais qui nous fait avancer).
- ⇨ Incite à refuser d'absolutiser les combats pour la justice qui calcule. Parfois on a l'impression que dans les calculs bien faits se trouvent la solution à tous les maux ; or quand on raisonne ainsi, on fait de cette justice une idole, et de fait, on est souvent prêt à lui sacrifier énormément.
- ⇨ Empêche de considérer les combats comme des luttes à mort ; car si chacun doit être appelé à l'existence, c'est vrai aussi de mon adversaire ; invite à sortir de l'imaginaire de la purification, dans lequel j'identifie l'adversaire à l'impur qu'il faut éliminer, pour préserver l'espace que je suppose pur en moi.
- ⇨ Invite à ne pas zapper les combats pour que les calculs soient faits le mieux possibles (la justice du Royaume ne peut pas venir recouvrir des comptes tordus).

Mais plus précisément que ces grands rappels, je crois que cette vision permet de faire le rapport entre des actions en apparence anodines, tout à fait à notre portée, et des enjeux beaucoup plus larges : finalement il s'agit d'un même combat, pour que nous nous engagions dans l'accueil et l'appel de l'autre (nos proches, les générations plus jeunes ; l'étranger ; le migrant).

Je ne sais pas si cela donne des points d'appui et des leviers ; mais en tout cas, c'est l'incitation à une certaine manière de vivre les combats.

Extraits des débats avec la salle

Q. Témoignage d'un travail avec des visiteurs de prisonniers qui souligne l'importance de l'écoute et du travail d'apprentissage à l'écoute.
E.G. On a des réflexes qui consistent à évaluer une personne et à prononcer des jugements : c'est le plus facile, ce qui nous vient en premier. L'écoute c'est l'accueil de la personne telle qu'elle est, c'est plus risqué parce qu'on ne sait pas trop ce qui va arriver, vers quoi ça nous entraîne. Mais quand on a développé son goût à l'écoute on y trouve aussi richesse et intérêt : comprendre comment un être se développe.

Q. Les PDG qui s'octroient des salaires pharamineux et dont on dit « ils les valent bien », ou pire encore quand il s'agit de footballers ou des chanteurs : une insulte pour les autres
E.G. On est là en face d'un phénomène de même nature que celui des bulles spéculatives. A partir du moment où tout le monde pense qu'il faut miser sur telle personne, sur telle valeur, on en fait augmenter la valeur, jusqu'à ce que ça prenne des proportions folles. Une société humaine sans régulation fonctionne ainsi parce que nous avons en nous le réflexe spontané d'imiter ce que font les autres. Une

société laissée livrée à elle-même va ainsi vers toutes sortes de bulles : engouements, modes… Il faut réguler, d'où l'importance du politique qui édicte des règles du jeu pour le vivre ensemble et permet de contrôler ce genre de choses.
Ceci va à l'encontre de la pensée libérale : « laissez tout faire et ça s'harmonisera » ; non, parce que si on laisse tout faire le phénomène du mimétisme conduit à la bulle. Cela a été très bien analysé par un anthropologue comme René Girard qui montre que ce phénomène du mimétisme est profondément ancré dans l'humanité ; ou encore par Jean-Pierre Dupuis dans le champ économique.
Il faut des régulations.

Q. Dans l'évaluation de « ce que je vaux » comment prendre en compte tout ce qui m'est apporté dès ma naissance par tous ceux qui m'ont précédé ? Cela n'a-t-il pas à voir avec notre identité ?
E.G. Oui, on doit accepter de reconnaître que ce que l'on est on ne l'a pas fait soi-même : on le doit à tous ceux qui nous ont appelés à l'existence. Nous sommes tentés de le passer sous silence et de penser que nous nous sommes faits nous-mêmes ; et la publicité joue là-dessus « ma banque c'est moi » ; « parce que je le vaux bien »… Elle fait entendre le message « vous êtes à la source de vous-mêmes », ce qui est faux. La tradition chrétienne dit « la vie, ça se donne » ; ça se reçoit et ça se donne.

Q. Deux exemples de situations engendrées par le manque de courage. Dans l'Eglise : on a comme critère de choix, par exemple des évêques, des gens « bien gentils » qui ne font pas de vagues. Dans le monde politique on évite les mesures tout à fait nécessaires qui auraient des conséquences négatives sur le plan électoral. On manque ainsi les rendez-vous de l'histoire.
E .G. Appeler chacun avec la singularité qu'il porte a un côté risqué, qui va mettre de la différence. Dans l'Eglise, on a souvent peur de la différence, peur du conflit. Quelqu'un comme saint Paul n'avait pas peur du conflit ; on le voit quand il remonte les bretelles à celui qu'on considère aujourd'hui comme le premier pape, saint Pierre, et cela fait tout à fait partie de la tradition chrétienne.
Avoir peur de s'engueuler, veut dire qu'on ne vit pas la communion : on s'évite mutuellement.

Q. Peut-on faire l'économie d'une révolution, dans le sens où il appartiendrait aux citoyens de réinstituer les sociétés dans lesquelles ils se trouvent ? Les institutions d'aujourd'hui contribuent à maintenir le monde tel qu'il est, à préparer les individus à la violence du monde, à la compétition, la lutte de tous contre tous.
E.G. La situation du monde, avec tous les problèmes qu'a révélés la crise, problèmes du fonctionnement de l'économie, de la non régulation de la finance, les problèmes écologiques extrêmement graves qui vont entraîner rapidement des conséquences pour des millions de personnes, appelle de manière très urgente de nouveaux modes de régulation. Comment les mettre en place ? Faut-il miser sur les opinions, les politiques en place, les contourner ? Le Forum social mondial était un essai pour faire cristalliser quelque chose à partir de la base. Faut-il faire pression sur les élus, faire des propositions nouvelles que les politiques puissent reprendre à leur compte ? Je pense qu'il faut attaquer dans tous les sens.
Le problème c'est que, très souvent, on sait que la catastrophe va arriver, et on ne fait rien du tout. La question est très grave.

Q. **Je voudrais relever l'énorme gâchis éducatif dans lequel nous nous trouvons. Spontanément, beaucoup d'enfants veulent être au service des autres, les autres pouvant même être des animaux. Quand ils arrivent sur le marché du travail, on leur fait vite comprendre qu'il ne s'agit pas d'être au service des autres mais de gagner plus qu'eux, quand ce n'est pas aux dépends des autres. Quand ils arrivent dans le milieu professionnel, on ne tient aucun compte de leurs qualités humaines, ni même de leurs compétences ou de ce qu'ils exercent bien leur travail ; on leur demande de faire du chiffre et de remplir le tiroir-caisse du patron.**
E.G. Ceci plaide pour chercher d'autre voies pour aider les jeunes à exprimer ce désir de service des autres qu'ils ont en eux. Il s'exprime par exemple par l'engouement – peut-être critiquable par ailleurs sur certains points – pour l'humanitaire. On doit s'interroger sur l'évolution très grave du monde du travail. Peut-on imaginer des sursauts, des prises de conscience ? Peut-être à travers ces suicides dans l'entreprise prend-on conscience qu'on ne peut pas faire n'importe quoi avec les salariés. Il faut des instances où les salariés se font entendre et, à mon avis, le syndicat est une instance incontournable.

Q. L'école a un rôle important, quand dans l'école les jeunes se sentent appelés. Toute recherche pédagogique est essentielle pour l'évolution sociale. Lorsque les jeunes se sentiront appelés, dans l'école, on aboutira à une révolution.
E.G. J'ai un copain qui a travaillé la question de la pédagogie. Quand on demande les valeurs que les enseignants veulent transmettre, peu font référence à l'histoire, à la mémoire ; on est dans une pédagogie qui occulte l'histoire. Et il s'est mis à enseigner la physique et les mathématiques en montrant beaucoup plus comment les grands savants avaient émis leurs hypothèses, les difficultés, les risques qu'ils avaient pris, au lieu de présenter un savoir comme intemporel, et il a constaté que cela débloquait plein de choses. C'est important parce que le trésor dont on dispose aujourd'hui nous a été transmis. Cela donne des racines, des assises plus solides.

Q. **Comment accède-t-on au meilleur de soi ?**
E.G. Cela passe par des liens privilégiés, relations interpersonnelles, nos parents, nos amis ; une ambiance qui permette à chacun de révéler qui il est, de s'exprimer par la confiance établie. Pour un chrétien quelque chose se joue dans la lecture de l'Evangile et dans la relation au Christ. A travers ce qu'il découvre du visage du Christ, quelque chose de lui-même lui est révélé dans une relation personnelle avec le Christ. Des figures instituées peuvent nous appeler. Je souhaite un développement des ministères qui ne soit pas limités aux seuls prêtres ; je vois dans la concentration des ministères dans la personne du prêtre une analogie avec la musique liturgique dans laquelle l'orgue joue à lui seul tous les instruments.

Q. **Et ceux qui se mettent contre la loi pour aider les migrants ? la loi qui met des bâtons dans les roues de la Cimade.**
E.G. C'est la transgression. Elle nous oblige à reconnaître que l'on ne peut rien savoir de la situation des autres et à reconnaître qu'il y a des principes de fraternité. On a là un bon exemple de dépassement de la loi.

Le mépris des pauvres

On ne regrettera pas 2009. L'année s'est ouverte sur une panique financière et a mis au jour ensuite la conscience aiguë d'une crise écologique et la révélation d'une crise alimentaire.

La crise financière a pris tout le monde de court. Elle avait pourtant été annoncée depuis longtemps : un empilement de risques de plus en plus extravagants ne pouvait que fragiliser l'édifice. Quand un petit parpaing de ce château branlant a cédé, tout a menacé de s'écrouler. Les gouvernements des grands pays ont élaboré des plans de relance pour protéger l'économie et colmaté les brèches des plus grandes banques. Dans l'urgence immédiate, il le fallait absolument. Des milliers de milliards de dollars de liquidités leur ont été consentis, prélevés sur les revenus futurs des travailleurs et des générations qui les suivent.

On nous persuade que tout cela est maintenant derrière nous. Est-ce si sûr ? Pourvu des liquidités reçues, le système, juste un peu dégraissé, reprend goût à ses anciennes pratiques. Plutôt que d'engager ses ressources rétablies pour financer l'investissement à long terme, il préfère le rendement immédiat du marché spéculatif pour se refaire du gras. Tant mieux pour les gagnants du jeu. Tant pis pour les autres : le chômage devient endémique, les salaires sont bloqués, sauf pour une minorité qui se les attribue jusqu'à l'invraisemblance, et les peuples de la pauvreté tirent la langue. C'est ainsi que s'ouvre l'année 2010.

La crise écologique n'est pas d'urgence aussi immédiate. Elle n'en est pas moins très préoccupante : elle appelle des remèdes de long terme. Mais ils sont d'un coût considérable : il faut reconfigurer l'appareil productif mondial. Les nations les plus puissantes devraient donner l'exemple, mais elles sont entre elles en âpre compétition, alors ce n'est pas le moment. À Copenhague, on a acté qu'il faut faire quelque chose, mais sans contrat, ni contrainte, ni contrôle. Autant ne dire rien. D'ici à la catastrophe annoncée, on a le temps. Pensez donc : 2020, 2050, plus tard même, ce sera pour les successeurs ! Tant pis pour tant de pays pauvres exposés aux dérèglements climatiques, parfois jusqu'à une disparition programmée. C'est ainsi que s'ouvre l'année 2010.

La troisième crise est latente. C'est la crise alimentaire. Une personne sur cinq dans l'humanité ne mange pas à sa faim, ne dispose pas des calories nécessaires au maintien du corps. En deux ans, leur nombre a spectaculairement augmenté. Un sommet sur la sécurité alimentaire vient de se tenir à Rome à la FAO pour tenter d'endiguer ce massacre. Les chefs d'État du G8 ont été absents et le sommet s'est achevé sans engagement financier pour développer l'agriculture des pays de la faim. Le pape a fait chorus avec ces pays-là en dénonçant le gaspillage et la spéculation (1). Mais sa voix s'est envolée avec celle des pauvres. L'insécurité alimentaire dans un si grand nombre de pays est très grave, car si on peut vivre en autarcie des produits de la terre – nos aïeux l'ont fait -, aucun être vivant ne peut vivre sans s'alimenter. Que plus d'un milliard de personnes – seize fois la population de la France ! – ne mangent pas assez pour l'énergie de vivre, c'est une honte pour l'humanité. C'est pourtant ainsi que commence l'année 2010.

Tout compte fait, il n'y a rien de tellement nouveau au fond depuis les temps bibliques où des prophètes, parfois mal embouchés, fulminaient contre l'insolence des riches et leur mépris des pauvres qu'ils exploitaient. La mondialisation

contemporaine s'est contentée d'élargir l'espace de l'injustice. Elle pouvait « mieux faire ».

Jusqu'à quand les peuples vont-ils courber l'échine sans rien dire face à l'arrogance des élites ? Faut-il en arriver à « un nouveau 1789 avec, comme à la Bastille, la prise par le peuple d'une banque centrale », comme l'évoquait ici même un chroniqueur allemand (2) ? Sans aller jusqu'à cette extrémité, on peut, en cette période de vœux, formuler celui, ardent, d'un réveil des peuples pour refuser le primat exclusif de la finance sur l'homme, le saccage de la planète nourricière, la fatalité de la faim, et pour inventer de nouveaux styles de vie et de nouvelles manières de penser. L'énoncé des principes de la destination universelle des biens de la terre et de la promotion du bien commun rappelés inlassablement par les autorités morales, à commencer par l'Église, est merveilleux, mais ce serait mieux si l'énoncé devenait réalité. Alors on pourrait dire sans duplicité : bonne année 2010.

Gabriel Marc, ancien président du CCFD-Terre solidaire

« Les Réseaux du Parvis » nous invitent à

Un Rassemblement à Lyon en 2010

du jeudi 11 novembre 9H au vendredi 12 novembre 19H suivi de l'Assemblée Générale de Parvis le samedi 13 jusqu'à 17H.

« Le temps est venu de montrer l'actualité de l'Evangile pour le monde d'aujourd'hui »

(voir document joint)

NSAE y sera présent : nous espérons en particulier pouvoir y animer un atelier sur le thème « promouvoir la justice »

Le temps est venu

PARVIS 2010 À LYON